

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 45

Artikel: Olive à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fiserie. Très étonné, il fit à voix basse au boursier :

— Tout est en français, par là. On aurait pu se passer du chef de gare. Avec une soif comme la sienne, il pourrait nous revenir cher. Tu feras attention qu'il ne fasse pas des folies en allemand, puisqu'on s'est mis ensemble pour les frais.

Voici notre quatuor devant la fosse aux ours. Une vieille Anglaise se fait apostropher par un gendarme, parce qu'elle lançait des babas au rhum aux jeunes ours.

— Das ist verboten ! Nicht Alkohol ! (C'est défendu).

Nos quatre Vaudois, après s'être royalement amusés, vu la drôlerie de cette belle famille de « Mutz », remontèrent jusqu'à la fameuse horloge, avec ses automatiques qui se déclenchent au coup de midi. Ensuite, l'Assesseur fit remarquer à ses collègues que ce serait d'abord le moment de manger la soupe et la moindre des choses avec.

— Pour discuter avec ces messieurs, il ne faut pas être « affauti », sans quoi on se fait rouler au tout fin.

Le chef de gare les mena devant le « Café Vaudois », situé dans une rue latérale. Voyant le nom de la pinte, le syndic, méfiant, s'exclama :

— Café Vaudois ? C'est vite dit. Ont-ils seulement une vraie goutte de vin de chez nous ? Dieu sait quel « penatzet » on nous y servira !

— Entrons toujours, dit l'assesseur, — on verra bien.

— Dites-voir, Mamselle ! On est là quatre qu'on vient du pays du bon vin. Ça fait que... il ne faudra pas essayer de nous faire prendre du Gollion pour de l'Yvorne. Donnez-nous pour commencer un demi de votre meilleur. Il ne sera jamais trop bon pour nous.

Or, tut fut convenable, aussi bien le « clair » que le reste et c'est dans d'excellentes dispositions que nos quatre délégués, le chapeau conquérant et l'œil guilleret, se dirigèrent à pas lents du côté du Palais fédéral.

— Quelle belle « carrée » ! s'écria Daniel du Crêt, en voyant l'imposante façade. Ils se logent bien, ces messieurs !

— Dis-voir, Alfred ! C'est le moment de montrer tes talents d'interprète. Essuie-toi bien les pieds, entre et vas voir demander à ce portier avec la belle casquette si ces messieurs sont chez eux et si on peut leur dire deux mots. N'aie pas peur de dire qui on est et d'où on sort.

Le chef de gare revint au bout d'une minute, tout penaud, comme un chien fouetté.

— Ecoutez-voir, vous autres ! Il paraît que c'est fermé, samedi après-midi, et lundi, c'est jour des grands nettoyages. On fait « à fond ».

A l'ouïe de cette nouvelle, les trois autres délégués restèrent un moment pétrifiés. Personne n'avait songé à cette éventualité. Le syndic, dès qu'il fut remis, prit le premier la parole :

— Que dites-vous de ça, vous autres ? Et toi, espèce de chef de gare de rave, tu ne pouvais pas savoir ça d'avance, toi qui es dans un service fédéral ? On ne peut pourtant pas rester par là des jours et des semaines. Et dire que ces gros bonnets, avec les bons mois qu'ils se font, ne sont pas obligés de travailler les six jours pleins, comme nous autres ! Que vont dire nos légitimes, si on rentre bredouilles ? En tous cas, avec la mienne, ça n'ira pas tout seul. Ainsi, il ne nous reste plus qu'à nous rentourner par le train de six heures. Je vais télégraphier à Hans de venir nous chercher. Charrette, quelle bête d'histoire !

Le boursier, tout content que les frais n'aillent pas plus loin, proposa une visite à la « Grande Cave ».

— Peut-être y a-t-il un carnotzet exprès pour les Vaudois. Allons-y voir ! J'offre un litre et même deux, s'il est bon.

Sur ce, tirons un rideau discret sur le retour, un peu moins loquace que pour venir ; sur ce qu'on aura dit à Brantigny sur la mésaventure de la délégation et surtout sur la réception plutôt humiliante qui attendait chacun, au retour dans le foyer conjugal.

Frédy.



LA BEDZETTE

LA Bedzette était une étrange créature, bancale et contournée. Elle avait tant subi de gros temps que sa peau avait pris l'épaisseur de celle des crapauds. Ses vêtements étaient couleur de pluie, ses souliers ronds couleur de route.

La Bedzette était née dans un coin des Alpes, très haut dans les sapinières, dans les pins odorants, dans les coulées de roche rouge. Tout de suite, on lui avait trouvé un métier conforme à ses aptitudes : gardeuse de chèvres. Très tôt, dans les rues tortueuses de Montmagne, retentissait le son du cor de la bergère, toujours la même note, grave, prolongée, qui faisait rêver les dormeurs de jugement dernier. Alors, des écuries basses sortaient des bêlements farouches : il fallait ouvrir, vite, vite, et les chèvres noires, et les blanches, et les roux-chamois sortaient en trébuchant sur les pavés pointus, plus éveillées, déjà, que le soleil dont les rayons d'or, jetés par-dessus les grands monts, glissaient dans le bleu profond du ciel ; et d'autres petits soleils, allumés par la convoitise, riaient au fond des yeux piqués d'un iris mobile, en grain de café malicieux. En un joyeux pêle-mêle de cornes, de museaux blancs, de jambes fines, le troupeau s'élançait. On allait à coups brefs des jarrets tendus, vers la lumière, vers l'herbe penchée sur le torrent, loin du village, loin des coups de pied, loin du licol infamant.

Et la Bedzette marchait en avant, avec une gravité religieuse.

Le père et la mère de cette Bedzette, eux aussi, leur vie durant, avaient gardé les chèvres. Au moment marqué, ils étaient morts, et ils dormaient depuis des années et des années, sous les orties du cimetière. Pour tout héritage, ils avaient laissé à leur fille, dans la ruelle d'en bas, une pauvre demeure ouvrant du côté bise, entre deux fumiers, et, ce qui valait mieux, un chalet, tout là-haut sur la montagne, à une heure du village, un chalet invraisemblablement brun, dont les planches craquaient à la chaleur ou geignaient à la rafale. Et puis un champ grand comme deux mouchoirs de poche. Mais pas un sou vaillant.

Ce que la Bedzette préférait, c'était le chalet de la montagne, son chalet. On lisait sur la table de la cuisine, gravé au couteau, le nom de son père : Jean-Ignace ; sa mère avait agonisé, là, sur cette paille de maïs, trois jours et trois nuits, avant de trépasser. Il n'y avait donc pas moyen de dire que tout cela n'était pas à elle !

Quand elles avaient le temps, dans leurs fantaisies pérégrinations, les chèvres et la Bedzette y allaient pour constater si le vieux toit était toujours en place. Autour du chalet abandonné, les hautes herbes s'inclinaient. Un souffle de vent, descendu du ravin, passait sur les sapins. Alors la Bedzette se signalait, car elle souhaitait le repos des âmes errantes. Et les chèvres restaient immobiles, étonnées et curieuses, jusqu'au moment où, à l'heure du dîner, une tranche de pain bis, un morceau de fromage mou sortait du bissac. Alors elles s'empresaient, tendant le cou, fourrageant du museau. Mais, en ces circonstances, la Bedzette se faisait mauvaise. Elle avait faim. Et elle repoussait l'attaque, des coudees, des sabots, appliquant même des taloches aux plus hardies.

— Allez aux fleurs, sales gourmandes !... glapissait-elle, exaspérée. Est-ce que je mange vos herbes, moi ?

Le soir, au village, elle contait ses aventures :

— Je suis bien affectée à ces chèvres... Je les reconnais toutes rien qu'à leurs cornes. Seulement, quand je veux manger, elles ne comprennent pas qu'il n'y en a que pour une. Il

faut que je lutte !... Je n'ai trouvé qu'un moyen d'être tranquille : c'est de grimper dedans un sapin !

Les gens aimaient et redoutaient aussi la Bedzette. D'abord, elle gardait bien les chèvres. Et puis, elle avait un type de sorcière, des remèdes contre toutes les maladies, des prières contre la mauvaise chance. L'esprit populaire protégeait. Après la foudre et le diable, Bedzette craignait une chose, cependant : la commune. Car, depuis la mort de Jean-Ignace, la commune avait des droits sur elle puisqu'elle n'avait pas d'argent. Il y avait surtout un jour où la commune se faisait terrible. C'était le 24 mars, le jour de la Dame, le jour où l'on mise les pauvres pour les louer au plus offrant, ou pour les mettre en pension au rabais quand ils ne peuvent plus travailler. On voyait alors Tribouche, un vieil ivrogne dont les yeux clignaient comme ceux d'un hibou surpris par la lumière, la Bertine, une bossue habile en couture, la Boquette, une innocente dont le menton tremblait toujours, et enfin la Bedzette, réduite à rien par la terreur.

En face de ces quatre malheureux se plantaient les gros de la commune, qui regardaient sans rien dire. Pourtant, la Bedzette ne s'inquiétait pas trop. Avec elle seule on faisait une bonne affaire. Tout l'été, tout l'automne, et dès le premier printemps, elle gardait les chèvres, et l'hiver, en retour, on lui payait une modeste pension dont elle se contentait. C'est égal ! Cette journée de la Dame était un épouvantement. Tout au long de l'année, dès qu'elle voyait approcher la silhouette d'un municipal, elle prenait vivement un chemin de traverse, fuyant comme devant la peste.

Cependant, la Bedzette se taillait des compensations. En longeant les champs semés sur les pentes comme des draps étendus, elle volait une rave, deux pommes de terre, plus loin une poignée d'épis, un morceau de bois, enfermant tout cela dans les replis mystérieux de ses doubles jupes. Parfois aussi elle autorisait ses chèvres à brouter, en passant, une touffe de trèfle rose. Il est vrai, alors, que devant le saint du carrefour elle récitait une patenôtre embrouillée. Du fond de sa niche, le brave saint, taillé par des mains naïvement pieuses, regardait de ses yeux de pierre cette vieille qui levait vers lui sa face de terre cuite. Il souriait un peu, sympathiquement. Et la Bedzette s'éloignait, rassurée.

C'est comme cela dans la vie : il y a des jours de soleil, de bleu, de lumière, et puis des jours d'ombre, de pluie, de tristesse. Ou bien, pendant longtemps, rien n'arrive, et le temps s'écoule, vide, jusqu'au moment où les événements s'entassent.

(A suivre).

Benjamin Vallotton.

Olive à Paris. — C'est la première fois que notre brave ami s'en va à Paris ; toutefois il sait pourtant que dès son arrivée à la gare de Lyon, il doit prendre l'autobus O. K. pour se rendre à Montmartre chez des parents habitant rue de Montyon.

Olive s'installe donc dans le « bus » et très attentivement observe les « gens du nord » qui à tout instant arrivent dans la voiture. A chaque demande de ticket, il entend dire : Madeleine ! Lazare ! Etienne Marcel !

Aussi, lorsque le receveur passe devant notre ami pour lui réclamer le prix de sa place, il s'écrie :

— Olive !...



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Pichard Lausanne
Tél. 34.366
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur

à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain «DIABLERETS» et non un «Bitter» et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Brön, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Brön.